

## Les blessures d'un poète rebelle

Marc-Vincent Howlett revient sur son entretien avec Damas de 1970

**Cristina Pelà et Kathleen Gyssels**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/706>

DOI : 10.4000/coma.706

ISSN : 2275-1742

### Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

### Référence électronique

Cristina Pelà et Kathleen Gyssels, « Les blessures d'un poète rebelle », *Continents manuscrits* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le , consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coma/706> ; DOI : 10.4000/coma.706

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Les blessures d'un poète rebelle

Marc-Vincent Howlett revient sur son entretien avec Damas de 1970

Cristina Pelà et Kathleen Gyssels

---

## NOTE DE L'AUTEUR

En 2013, Marc-Vincent Howlett publie un entretien qui date de 1970 avec Léon-Gontran Damas (1912-1978) dans la revue *Présence Africaine*<sup>1</sup>. Lors de notre rencontre du 21 mars 2015, il s'exprime sur le contexte de cet entretien. Les notes ont été fournies par Kathleen Gyssels<sup>2</sup>.

C. P. : Monsieur Howlett, pourquoi avez-vous décidé d'interviewer Damas ?

Lorsque je me suis rendu en Afrique, dans l'été 1970, plus particulièrement au Mali, après le coup d'état contre Modibo Keita<sup>3</sup>, mon projet universitaire – *Critique d'une idéologie : la Négritude* – était d'interroger le concept de Négritude à la lumière des Indépendances car je voulais savoir comment articuler les discours sur le socialisme africain et la Négritude. Pour ce travail, avant de me rendre au Sénégal et au Mali, j'ai voulu rencontrer Léon-Gontran Damas, tout à la fois un des fondateurs du mouvement de la Négritude, auteur de *Présence Africaine* et, par ailleurs, grand ami de mon père. J'avais tellement entendu de discours lénifiants sur la Négritude, l'universalisme, la rencontre des peuples que je voulais découvrir ce que cela cachait et en quoi, à cette époque (1970), ce type de discours pouvait être efficient. Pour m'éclairer sur ces questions, interroger Damas me semblait être important, voire indispensable. Je souhaitais absolument savoir quelle était sa position sur la Négritude, comment il la comprenait et la situait à cette époque. J'aurais pu rencontrer Senghor, mais c'était un homme engagé dans de hautes fonctions de pouvoir, encombré de reconnaissances, particulièrement introduit dans l'*establishment*, dont je connaissais le discours sur la spécificité de la civilisation africaine et le discours sur la rencontre des civilisations dans le champ de l'Universel. Tout cela me semblait très abstrait. De plus, je craignais de connaître les réponses aux questions que j'aurais pu lui poser ; bref, je craignais quelque peu un discours convenu. Il me fallait interroger la Négritude autrement. Je

pensais qu'il fallait commencer par analyser l'histoire précoloniale de l'Afrique et introduire les avancées du marxisme dans l'analyse de sociétés qui n'étaient pas conçues comme des sociétés dites de classe. À cette époque, de nombreux ouvrages de sociologie et d'anthropologie étudiaient la question. Mais, je pressentais clairement que tout cela, auprès de Senghor, n'aurait eu aucun écho. J'aurais pu me tourner vers Césaire. C'était un ami de la maison d'édition *Présence Africaine*, mais je le trouvais encore trop engagé et contraint dans des débats « français » en raison de ses fonctions de député et de maire. Et puis, ne le cachons pas, la figure du rebelle de Damas ne pouvait qu'engager ma sympathie. Si Césaire pouvait l'avoir été, si Senghor ne l'a jamais été, Damas était resté tel jusqu'à la fin de ses jours. Donc, j'ai sollicité de Damas un entretien. Il m'a reçu avec une simplicité inouïe et il a accepté de répondre à mes questions pendant trois jours. Il était parfois très emphatique ; de temps en temps, quelque peu sous l'effet de l'alcool, sans que pour autant son discernement intellectuel en fût altéré. Il m'arrivait facilement de me laisser gagner par son enthousiasme. Parfois, l'entretien était interrompu afin d'éclairer des points d'histoire par des appels téléphoniques à Aimé Césaire qui, à ce moment-là, était hospitalisé et par conséquent peu enclin à répondre aux questions de Damas sur, par exemple, la situation des étudiants africains en France entre les deux guerres ou la position de tel ou tel... Il m'arrivait même d'être particulièrement gêné lorsque Damas me tendait le téléphone pour parler directement à Césaire. Damas avait en lui une telle idée de l'amitié et un tel désir d'échange qu'il lui semblait impossible qu'entre amis l'on ne puisse immédiatement être disponible.

C. P. : Est-ce que, au moment de votre entretien avec lui, Damas était encore dépendant de l'alcool ?

Oui, il buvait, c'est incontestable. Cela engageait, comme je l'ai déjà dit, une certaine exaltation, voire parfois une forme de sentimentalisme excessif ; mais, jamais cela n'invalidait, ni n'altérait ses capacités d'analyse. C'est vrai, on pouvait passer des nuits entières chez lui à boire, à manger et à écouter de la musique, surtout du blues et du jazz. À l'époque je m'intéressais à la conjonction entre le free jazz et ce qui se passait aux États-Unis avec le *Black Panther Party*, avec le *Black Power*. Cela intéressait Damas aussi.

C. P. : Peut-on affirmer que Damas était un connaisseur du jazz et de la musique noire en général ?

Oui. Il avait une véritable culture du jazz ; peut-être pas celle du jazz contemporain, notamment des jazzmen que l'on entendait à cette époque à Paris : Archie Shepp, Anthony Braxton, The Art Ensemble of Chicago, Robin Kenyatta, Sam Rivers, etc. Il écoutait plutôt Billie Holiday, Bessie Smith, un certain type de jazz dont certains auraient pu dire qu'il était obsolète (encore une fois, tout cela est à replacer dans le contexte de l'époque qui n'était guère avare d'anathèmes eux-mêmes... dépassés). En fait, ce que l'intéressait surtout dans le jazz étaient les voix. Combien de fois il m'a fait écouter *Strange Fruit* de Billie Holiday. À chaque fois, il écoutait Billie avec émotion. Pour lui, cela faisait écho à la position qui avait été la sienne et, probablement, devait-il penser que ce *Strange Fruit* était quelque part indépassable. Il y avait en lui indéniablement quelque chose de mélancolique quand je l'ai rencontré. Pour le dire vite, on pourrait avancer qu'il avait le sentiment d'avoir raté quelque chose, par rapport à et avec ces deux autres amis – Senghor et Césaire. Il pouvait être rempli de tristesse. Je pense que l'alcool était une maigre compensation à cette mélancolie. Il est

toujours difficile d'être rebelle jusqu'au dernier jour de sa vie parce qu'il est très difficile de refuser les honneurs, de ne pas rentrer dans les codes académiques et, finalement, de ne pas rechercher la reconnaissance à tout prix. Il faut être très fort pour supporter d'être seul. Une certaine reconnaissance le fuyait, mais, en même temps, il n'était pas près de se déjuger pour gagner les faveurs de ceux qu'il méprisait. C'est très difficile de vivre sans reconnaissance et Damas ne l'avait pas complètement acquise. Le seul lieu où il commençait à l'avoir, c'étaient les États-Unis.

C. P. : Justement, vous avez rencontré Damas à la veille de son départ pour les États-Unis. Avez-vous eu le sentiment que cette mélancolie, conjuguée au manque de reconnaissance dont il était victime en France, était la raison principale qui l'a poussé à quitter définitivement l'Hexagone ?

En partie oui, mais pas totalement. Il ne faudrait pas réduire Damas à cela. L'entretien de Damas que j'ai publié révèle aussi des motifs politiques : une très grande déception par rapport aux étudiants africains résidant en France. Les événements de mai 1968 avaient secoué la France entière. De nombreux étudiants africains ont pris part au mouvement, à commencer par des gens remarquables, des normaliens de l'École de la rue d'Ulm. Parmi eux, notamment Omar Diop<sup>4</sup> que je connaissais, un remarquable philosophe, élève de l'École normale supérieure, que l'on peut voir, d'ailleurs, dans le film *La Chinoise* de Jean-Luc Godard.

C. P. : Est-ce qu'il faisait partie de la famille d'Alioune Diop ?

Non, pas du tout. Le nom Diop est très répandu au Sénégal, il faisait partie de la famille Blondin-Diop. Au moment de la contestation de la jeunesse en mai 1968, beaucoup de jeunes Africains voulaient faire de *Présence Africaine* leur tribune. Il est vrai que *Présence Africaine* ne s'est guère montrée enthousiaste à l'entrée de ces jeunes gens en colère dans la maison d'édition, non pas pour y prendre le pouvoir (la maison avait un passé si prestigieux qu'il eut été inconcevable d'en récuser la légitimité) mais pour actualiser ses visées, ses objectifs. Ils auraient voulu que s'y tînt un discours moins consensuel afin d'insuffler un peu de dissension dans le consensus autour de la Négritude. Mais, indéniablement, ces jeunes gens n'ont guère été entendus. Pour une part, *Présence Africaine* a raté cet épisode historique et tous ces jeunes intellectuels ont aussi manqué à cette glorieuse tribune, un lieu pour parler, une parole « publique » au sens kantien. Bien sûr, Damas était enthousiasmé par 1968, il en partageait les valeurs et le sens. S'il avait pu jeter des pavés, il l'aurait fait. Il a toujours été dans l'élan de la rébellion, de l'anti-autoritarisme. Damas était triste de constater que cette jeunesse qui aurait pu parler, ne le pouvait pas, car elle n'avait pas de lieu pour parler. Il était très sensible à cela. Je ne mettrais pas le défaut de reconnaissance comme cause majeure de son départ aux États-Unis, mais plutôt sa désespérance par rapport à la France.

C. P. : Et par rapport à l'Afrique aussi ?

Et par rapport à l'Afrique, il le dit dans l'entretien.

C. P. : Il affirme : « je voudrais faire un adieu à l'Afrique<sup>5</sup> ».

Oui, c'est troublant. Il se rend en Guinée et après il dit « Adieu à l'Afrique ». Dans mon entretien, si vous vous souvenez, il affirme aussi être « citoyen français, guyanais ».

C.P. : Il dit avoir refusé la nationalité africaine.

C'est cela, absolument. Il éprouve une sorte de désespérance par rapport à l'Afrique, parce que le continent n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire, d'après lui, dans le prolongement des indépendances. Dans notre entretien, je crois qu'il dit : « Une

indépendance ne s'accepte pas, elle se prend dans le sang, dans la lutte<sup>6</sup> ». Ce qu'il reproche à ces pays, c'est de ne pas avoir conquis leur indépendance. On la leur a donnée. Évidemment, derrière cette affirmation, il a à l'esprit Senghor. Ce dernier a gouverné le Sénégal dans des conditions que certains jugeront démocratiques et d'autres moins. Mais l'objectif, la visée, la pulsion révolutionnaires n'existent plus. Ils n'existent plus ni au Cameroun, ni en Guinée-Bissau, ni au Sénégal, ni au Mali, à cause du coup d'État contre Modibo Keita en 1968. Pour Damas, il est très difficile d'accepter cela. Quand il parle de l'Afrique, il pense le plus souvent à l'Afrique francophone, même s'il connaît bien l'Afrique lusophone et anglophone. Il connaît ces « autres » Afriques, mais je sens, dans ses propos, qu'il vise essentiellement l'Afrique francophone à ce moment-là. Il est désespéré par une certaine forme de démission qui règne dans tous ces pays africains francophones.

C. P. : Dans l'entretien, Damas critique la jeunesse africaine qui vit à Paris. En revanche, il ne manque pas de mots positifs pour la jeunesse antillaise. Cependant, il ne retourne pas aux Antilles, il se rend aux États-Unis. Est-ce que pour Damas à cette époque ce pays représentait la nouvelle cible ?

J'en suis intimement persuadé. Il avait de la sympathie pour le mouvement très révolutionnaire qui s'appelait le Gong<sup>7</sup> en Guadeloupe. Mais, en même temps, ce mouvement n'avait pas la résonance que pouvait avoir la lutte des noirs américains. Pensez aux gestes extraordinairement symboliques de Carlos et Smith<sup>8</sup> aux Jeux olympiques à Mexico. Et ce geste a eu une résonance extraordinaire, car il n'existait pas un endroit de la planète qui ne fût interpellé par ce qui se passait avec la lutte pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis. De surcroît, les États-Unis, outre le racisme qui les rongait, menaient une politique impérialiste. Ils envoyaient des soldats noirs, objets de discrimination dans leur propre pays, se battre au Vietnam pour défendre un système qui, en retour, les exploitait. Rappelons que la discrimination raciale a existé là-bas jusqu'en 1964. En 1970, six ans après, Damas pense que son tropisme « politico-poétique » – pourrait-on dire – de rebelle pourrait avoir plus d'écho aux États-Unis. La politique raciale aux États-Unis, la présence de leaders charismatiques armés d'une solide culture politique, des organisations politiques très structurées, tout cela concourait à faire des États-Unis une terre d'accueil pour Damas.

C. P. En plus, les États-Unis avaient été le cœur du mouvement noir par la *Harlem Renaissance*. Est-ce que Damas pensait avoir une dette de reconnaissance envers les Afro-Américains ?

Absolument. Il en parle beaucoup. Dans le trio de la Négritude, il est le seul à posséder une vraie culture anglophone. Il cite à plusieurs reprises Langston Hughes, et il connaît aussi les œuvres de James Baldwin et de Claude McKay<sup>9</sup>. D'ailleurs, la première traduction de McKay – *Banjo* – en français a été publiée par *Présence Africaine*. Il allait écouter les jazzmen. Je ne suis pas sûr que Senghor les ait beaucoup écoutés. Je pense que Césaire peut-être, certainement beaucoup moins que Damas ; Damas, lui, vit, comme je vous l'ai déjà dit, avec le jazz. D'ailleurs, cela se reflète dans sa poésie : son rythme reflète le *beat* ; sa poésie possède effectivement quelque chose de la pulsation rythmique jazzique qui est proprement américaine. Je crois que c'est celui qui détient le tropisme anglophone et afro-américain le plus fort des trois poètes de la Négritude. Mais reste qu'il vivait à Paris et était de culture francophone : d'ailleurs, n'oublions pas qu'il s'est engagé dans la vie politique française. Il s'est présenté aux élections ; il a été député, puis il a été battu<sup>10</sup>.

C. P. : Sa carrière politique a été avortée.

Oui très vite, à partir de 1951.

C. P. : Pourquoi ne s'est-il pas représenté ? Est-ce qu'il a été tellement déçu qu'il a préféré se consacrer à son seul travail de poète ?

Je crois qu'il était absolument inclassable, ou, comme on dit en français, ingérable. Mais ingérable, peut-être, l'était-il déjà pour lui-même ? Imaginons que vous dirigez un parti politique et que vous avez dans vos rangs Damas. Il représente le type même de député indiscipliné : d'un strict point de vue organisationnel – obéir à une ligne de parti – il vous pose plus de problèmes qu'il ne vous offre de solutions. Un personnage comme lui est ingérable. Il était essentiellement un homme sans cadre, au sens institutionnel du terme. Il était même ingérable dans la vie quotidienne et il fallait avoir d'ailleurs l'extraordinaire patience de son épouse pour l'accepter... De façon plus anecdotique, je peux avouer qu'il n'a pas toujours été facile de le suivre lors de notre entretien : il parlait de tout, passait d'un sujet à l'autre, ouvrait des digressions infinies, ne répondait pas à mes questions, ou les trouvait-il peut-être mal formulées : c'était un bouillonnement incessant ; une volonté de n'être prisonnier de rien, des accès de colère, des moments d'abattement, de la joie et de la tristesse, de ce tragique qui ne récuse pas la joie, une sorte de « gai savoir ».

C. P. : On le voit aussi dans ses poèmes. Mais vos questions n'avaient pas pour objectif principal de l'interroger sur son œuvre poétique ?

En effet. Moi, à l'époque, je me présentais comme un philosophe (un étudiant en philosophie) fortement influencé par le marxisme d'Althusser. Tout cela rentrait dans un cadre pour le moins étroit pour Damas. Dans l'entretien que j'ai publié, j'ai dû partiellement modifier certaines de mes questions, parce qu'elles étaient trop marquées par mes engagements, les questions et les problématiques du moment. Bien sûr, je ne les renie pas, mais ces questions pourraient sembler incompréhensibles pour un lecteur aujourd'hui. Mes certitudes du moment ont été sérieusement ébranlées par la fureur du discours de Damas. Comme si cette fureur ne pouvait être contenue dans aucune forme et, bien évidemment, dans aucune structure institutionnelle et aucun système théorique. Mais pour revenir à ses engagements politiques institutionnels, vous comprendrez qu'il n'était guère préparé à conduire une carrière politique.

C. P. : Au cours de votre entretien avec Damas, le poète se montrait plutôt critique envers Senghor, alors qu'il reconnaît à Césaire une grande « probité intellectuelle<sup>11</sup> ». Selon vous, quelles sont les causes de cette attitude différente ?

Il y avait chez Damas probablement le sentiment que, quelque part, Senghor s'était construit une posture. Mais dans le mot « posture », on peut entendre, à peine dissimulé, le mot d'« imposture », et Damas ne pouvait supporter que Senghor se soit érigé en grand prêtre de la Négritude, autant parce que le mot même de Négritude ne lui revenait pas en propre – il revient à Césaire – que parce que cette posture l'érigait en seul dépositaire de son message.

C. P. : Il était aussi l'« ami de la France » comme l'a défini le Président Chirac à l'occasion de son enterrement.

Pour Damas, Senghor était presque plus français que les Français. Le point de vue de Damas sur Senghor était le suivant : il se met seul en scène quand il faudrait être trois, voire plus, car il ne faut pas oublier des hommes et des femmes comme Étienne Léro et d'autres intellectuels dont on ne parle pas. Vous avez vu, dans l'entretien de 1970, à quel point il souligne le rôle des autres intellectuels qui lui paraissent avoir joué un rôle

beaucoup plus important que Senghor. Par ailleurs, il y a une autre dimension qu'il ne faut point omettre : je crois que Damas a été sensible au fait que Senghor n'a en réalité jamais souffert.

C. P. : Dans votre entretien, Damas affirme que Senghor n'a jamais connu la traite ni l'esclavage<sup>12</sup>.

Oui, Damas reproche à Senghor d'avoir toujours été à la limite, en marge, et, par exemple, d'avoir trois nationalités : française, sénégalaise et africaine. Quand Senghor revendique la part de souffrance que suppose la Négritude, Damas ne l'admet pas. Et il n'y a rien de pire que de revendiquer une souffrance que l'on n'a pas endurée. Cela peut relever d'une insupportable imposture. Quand vous êtes poète, dit Damas, vous vous devez à la vérité. Le peintre Cézanne disait : « En peinture je vous dois la vérité. » Damas aurait pu faire siens ces mots de Cézanne : il aurait pu écrire : « En poésie, je vous dois la vérité. » Pour Damas, la poésie n'est pas constituée d'une rhétorique savante et rythmée, il s'agit plutôt d'une langue traversée par la chair. Et, chez Damas, les mots sont charnels. Il manifeste la puissance sensible de la langue. Et comme, sur le plan poétique, Senghor ne présentait pas de souffrance, Damas se demandait ce qui pouvait finalement rester dans ses mots. Faute de chair, qui plus est de chair qui, ici, souffre, les mots deviennent l'expression fade et conventionnelle de l'académisme typique d'un agrégé de grammaire de l'Université française. Senghor représente pour Damas l'absence de souffrance, donc une imposture ; il est un homme, j'ai presque envie de dire, sans réelle patrie (trois nationalités, n'est-ce pas trop ?), mais totalement et artificiellement adopté et parasité par la symbolique, la langue et la culture françaises. Chez Senghor, le père symbolique était plus fort que le père biologique, le symbole était plus fort que le corps. Il perd ses racines africaines, au point qu'il était partir vivre en Normandie (Damas s'en amusait).

C.P. : C'est bien Senghor qui affirmait : « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène<sup>13</sup>... » ?

Et Damas trouvait cela insupportable. D'ailleurs, cela était déjà insupportable pour moi, dans ces années-là, parce que c'était une façon d'essentialiser autant la civilisation gréco-judéo-européenne que l'Afrique (et je persiste à penser que c'est là un des plus graves dangers que court l'Afrique : son essentialisation). Pour Damas, le corps est extrêmement important. Quand, dans notre entretien, il affirmait que René Ménénil « avait été récupéré à l'intérieur de son lit<sup>14</sup> » par sa femme, qui était métropolitaine, il ne parlait pas pour ne rien dire, encore moins pour énoncer un propos graveleux... Pour Damas, la question du corps est d'abord une question du corps-langage.

C. P. : Était-ce le seul grief de Damas à l'égard de Senghor ?

Non et le plus important est sa critique politique de Senghor. Il s'oppose à la politique conduite par Senghor au Sénégal, qui n'était pas particulièrement réjouissante et faisait fondamentalement problème. Et c'est là que je veux retenir et revenir à l'histoire d'Omar Diop, que j'ai connu dans les années 1967-1968 et qu'après avoir perdu de vue, chacun suivant son parcours d'étudiant en philosophie, je retrouve dans l'été 1970 par hasard dans un train qui me conduit à Bamako, au Mali. La ligne Dakar-Bamako fait 1 800 kilomètres, c'est-à-dire deux jours et demi, voire trois, de train. Le trajet est long... Parfois on devait descendre du train, parce qu'il fallait parfois attendre sur une voie de « garage » que l'autre train, venant en sens inverse, puisse passer sur la voie unique. Omar, qui était très engagé politiquement, m'a fait rencontrer la résistance malienne au coup d'État : des anciens syndicalistes et des hommes politiques proches de

Modibo Keita. Comme mon année universitaire allait commencer, en septembre de cette année 1970, je suis rentré à Paris, alors qu'Omar est resté au Mali. Quelques mois plus tard, il est arrêté, extradé au Sénégal, emprisonné dans la prison de l'île de Gorée, où, très bizarrement, on le retrouve mort trois ans plus tard. Certains pensent qu'il aurait été tué par les sbires de Senghor. Je n'ai jamais su si Damas a eu connaissance de tout cela, mais je peux vous assurer qu'il n'avait pas beaucoup de sympathie pour la politique senghorienne.

C. P. : Est-ce cet épisode qui a miné la confiance de Damas en Senghor ?

Je n'en sais rien, je ne sais pas ce qu'il a pu en penser ou ce qu'il aurait pu penser puisque tout cela s'est déroulé après notre entretien et que je ne l'ai guère revu plus tard (il vivait aux États-Unis) ; ce que je sais, c'est que Damas était très féroce lorsqu'il s'agissait de juger la politique de Senghor au Sénégal. Ce pays, qui passait pour le plus démocratique d'Afrique, était quand même fortement marqué par d'inquiétants événements, entre autres l'incarcération de Mamadou Dia et de quelques députés en 1962. Proche de Senghor au départ, Mamadou Dia était son Premier ministre, il est resté en prison douze ans (malgré de nombreux appels à sa libération). À l'époque donc, le Sénégal comptait ce qu'on appelle des prisonniers politiques, quelques années après l'indépendance. Cela aussi constituait une blessure pour Damas. Senghor, l'ami de tous, qui se présentait comme l'homme de l'universel, l'homme qui voulait favoriser les grandes rencontres civilisationnelles, était aussi la personne qui, à l'intérieur de son pays, se comportait comme n'importe quel homme d'État, soucieux de préserver son pouvoir et qui ne cessa de mettre en prison rivaux et adversaires. Tout cela ne correspondait pas à ce que Damas supposait être une politique d'émancipation des peuples... Aux yeux de Damas, Senghor représente l'imposture sur le plan poétique, politique et historique, tout cela au nom de la Négritude. Cela faisait trois impostures, c'en était trop pour Damas.

C. P. : Ce que Damas ne lui pardonnera pas.

Effectivement. Même s'il ne peut pas oublier qu'ils furent des amis et qu'ils vécurent des choses très fortes ensemble. C'est en fait l'expression d'un « dépit » d'amitié. Un ami qui tourne mal, qu'on a aimé et qu'on ne voudrait pas détester.

C. P. : Mais n'est-ce pas le cas de Césaire également, quand il fait approuver la loi cadre pour la départementalisation des Antilles ? Ne trahit-il pas la confiance de Damas ? Pourquoi ne lui en tient-il pas rigueur ?

Parce que si, pour Damas, Senghor est un imposteur sur le plan poétique, Césaire ne l'est pas. Au contraire, il ne fait aucune réserve sur l'œuvre de Césaire, œuvre qu'il admire beaucoup. Néanmoins, sur le plan politique, ils auront des divergences. Il est vrai que Césaire, en tant que député d'abord communiste puis indépendant plus ou moins lié aux socialistes, a construit une entente tacite avec la France contre les indépendantistes. Bien qu'ayant assumé des positions de gauche, il n'a pas soutenu l'indépendance de la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane.

C. P. : Alors que Damas souhaitait l'indépendance pour les Antilles.

Il croit en une entité appelée les Caraïbes. Il ne souhaitait pas l'indépendance pour chacune de ces petites îles, mais il voulait un conglomérat des îles caribéennes qui était, selon lui, la seule condition pour représenter une force politique.



C. P. : Il souhaitait la même chose pour l'Afrique aussi. Dans votre entretien, il regrette que les nouveaux États africains n'aient pas formé des confédérations.

Oui, parce l'Afrique est divisée en entités qui ne correspondent pas à la réalité historique et sociologique de l'Afrique avant la période coloniale. Les frontières entre les États africains résultent du découpage colonial. On voit très bien que les grands empires africains du XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles n'ont joué aucun rôle dans ces découpages nationaux. La division coloniale n'a fait que constituer des abstractions territoriales, qui ne sont pas suffisantes pour créer et rendre effective une nation. Cela a eu des conséquences désastreuses dans plusieurs États, comme au Mali, au Cameroun et en Côte d'Ivoire. Tout cela est insensé pour Damas, qui n'est pas nationaliste, mais, sur ce point, plutôt panafricaniste. Peut-être que cette réflexion lui avait été suggérée par son côté marxisant, ouvert à l'internationalisme. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le monde se partageait en trois blocs : le bloc américano-occidental, le bloc soviétique et ce qu'on appelait le Tiers-Monde. Entre ces trois blocs et l'Afrique des années 1960 (la colonisation venait à peine de s'achever), une confédération africaine aurait pu représenter une nouvelle force, qui n'aurait été ni la vieille Europe raciste et anciennement coloniale, ni la fausse flamboyance américaine, ni la fermeture du totalitarisme soviétique. Pour Damas, l'idée d'État à cette époque était difficile à penser en Afrique ; non qu'il ne fallait pas y songer mais le poids du passé la rendait dès le départ problématique. Il ne voulait pas davantage établir des États sur des bases ethniques ; sans tomber dans l'illusion d'une Afrique « pure » et originelle, il fallait néanmoins tenir compte de l'histoire de l'Afrique précoloniale. Or, par rapport à l'histoire de l'Afrique, l'histoire coloniale n'est pas si longue.

C. P. : Monsieur Howlett, en 2012 les éditions Le Regard Du Texte ont publié *Dernière escale*, recueil poétique posthume de Léon Damas. Pourquoi la publication de cet ouvrage a eu si peu de résonance en France ?

Il y a plusieurs raisons pour cela. La première est que la publication de ce recueil a été faite de façon quasiment clandestine. Vous savez, autour de Damas, ça grouille de gens qui veulent se l'accaparer. Il y a la famille et *Présence Africaine*. Bien qu'auteur de *Présence Africaine*, tout n'a pas été fait, de ce côté-là, pour que Damas soit mis en avant et la famille, sachant cela, ne veut plus entendre parler de cette maison d'édition. Depuis plus de trente ans, *Présence Africaine* savait que mon entretien était prêt à être publié, il m'a fallu attendre le centenaire de la naissance de Damas pour qu'il le soit. Je n'ai jamais senti qu'on était particulièrement intéressé par cet entretien. Évidemment, Damas était ingérable pour eux. Il passait plus de temps dans les bistrotts qu'à *Présence Africaine*. Son côté rebelle posait problème à la maison d'édition. Finalement, le recueil a été publié par les héritiers de Damas à un prix exorbitant<sup>15</sup>, ce qui est une façon de tuer le livre. D'ailleurs, d'un point de vue strictement financier, la captation de cette dernière œuvre a probablement été un échec ; mais plus grave, c'est un échec pour ceux qui voudraient lire Damas. Ils auraient dû donner ces textes à un éditeur ayant un peu plus de notoriété. Moi-même je n'ai pas acheté le recueil. Il aurait dû être publié à un prix raisonnable chez Gallimard, le Seuil ou bien *Présence Africaine* (ces trois éditeurs). Pour moi, cette publication, dans ces conditions est un véritable échec. De surcroît, je n'ai vu aucun événement digne de ce nom lié à ce lancement.

Donc, la première raison du silence autour de cette œuvre posthume est liée à ce prix scandaleux, la deuxième raison est que plus personne ne parle et ne sait ce qu'il en est de la Négritude... Présenter Damas comme poète de la Négritude n'a plus grand sens

aujourd'hui. Si Césaire est revenu à la mode, jusqu'à être inscrit dans les programmes officiels de l'Éducation nationale, c'est pour deux raisons. Premièrement, sur le plan politique, il a écrit des textes très importants et il était nécessaire de les connaître au moment où la question du colonialisme est devenue un véritable enjeu politique en France ; ensuite, sur le plan poétique, on l'a rangé du côté du surréalisme. Cela lui a permis de bénéficier d'une certaine légitimité aux yeux des universitaires.

C. P. : En plus, Césaire a été parrainé par André Breton...

Oui, et Damas par Desnos. Voyez-vous, autour de la reconnaissance accordée aux écrivains, il y a toujours quelque chose d'impur. Même si les œuvres de Césaire sont admirables du point de vue littéraire, il n'en reste pas moins vrai que, si elles parviennent à ce type de reconnaissance, c'est qu'existent au départ des éléments extrinsèques qui les ont conduites à leur reconnaissance publique. Lorsque le grand poète martiniquais a été inscrit dans le cycle des ouvrages reconnus par l'Éducation nationale, très peu ont souligné sa participation à la Négritude. Il a été présenté uniquement comme un grand poète de langue française. À partir des années 1969, 1970 et 1970, la Négritude est un concept qui ne tient plus la route. Moi-même, à mon modeste niveau d'étudiant en philosophie, j'ai participé à cette démolition, en écrivant mon mémoire (non publié) : *Critique d'une idéologie : la Négritude*<sup>16</sup>. En 1970, de façon autrement plus retentissante, Stanislas Adotevi publiait *Négritude et négrologues*, où il mène une attaque féroce contre la Négritude. Donc, si en 2013 ou 2014 on affirme que Damas est un grand poète de la Négritude, cela ne veut plus dire grand chose. Si aujourd'hui on veut faire connaître le poète guyanais, il faut davantage faire connaître sa poésie. L'associer à la Négritude signifie l'enfermer dans une époque et dans un contexte historique bien précis, alors que ce qui importe est de nous ouvrir à sa poétique. Il faut faire un travail de dissection poétique, lexicale, sémantique et littéraire. Et puis, afin de le sortir de l'oubli, il faut voir les filiations, l'intertextualité avec d'autres œuvres, les rapports à la politique, à l'anthropologie, au journalisme, aux Américains, etc. ; en somme faire un vrai travail d'analyse littéraire. Prendre l'œuvre poétique de Damas pour et par elle-même, analyser sa valeur littéraire, quitte, ensuite, à la contextualiser historiquement. Mais il ne faut pas faire l'inverse, sauf à la ranger dans une bibliothèque muséale. Si on ne croit pas dans la force de sa poésie, on oublie l'homme Damas. Pour le moment, il faut mettre de côté ses engagements politiques et éthiques, même si c'est cela qui, d'emblée, fait qu'on aille vers cet homme. En ce qui me concerne, ce sont ses engagements qui m'ont tourné vers lui. Mais son héritage le plus important pour la postérité est certainement d'abord sa parole poétique. Est-ce qu'aujourd'hui cela aurait encore de la résonance ? N'est-ce qu'une poésie dépassée d'un homme révolté et amer ? Dans ce cas, ne pourrait-on pas dire la même chose de la poésie de Rimbaud et n'en faire que le produit d'un homme révolté par la vie provinciale de Charleville-Mézières. Il faut donc se poser la question suivante : qu'est ce qui vaut encore d'être entendu de la vie de Damas aujourd'hui ? D'ailleurs, selon moi, il n'y pas d'amertume chez Damas, Damas est moins un homme amer qu'un homme blessé. On ne peut accuser quelqu'un d'être blessé, alors que dire d'un homme qu'il est amer participe d'une certaine condamnation morale, car l'amertume est un choix qui peut être entendu comme un aveu de faiblesse. Or la personne que j'ai rencontrée était blessée, mais pas amère. Il avait des blessures très profondes et archaïques, au sens grec du terme, ἀρχή *arché* (principliel, originel). Ces archéo-blessures sont plus présentes chez les Afro-Américains que chez les Africains. Ce sont des blessures qui barrent

l'horizon. Damas et Césaire les ressentent plus que Senghor. Mais Césaire est d'abord un homme politique, pas dans le sens négatif du terme, même si ensuite le politicien a pu prendre le pas sur le poète. Au contraire, Damas est un pur poète, autant dans l'émotion que dans l'engagement. Si je devais écrire sur lui, j'insisterais beaucoup sur cette idée.

C. P. : À votre avis, quel a été le rôle de Césaire et Senghor dans la réhabilitation de Damas ?  
Aucun. Ils n'ont pas fait grand-chose, à part se cotiser pour payer son enterrement. Aussi bien mort que vivant, Damas était ingérable. Personne n'a réhabilité Damas. Ceux qui ont voulu le faire dernièrement, avec la publication d'un recueil d'inédits, l'ont enterré une deuxième fois. Ce sont peut-être des gens comme vous, d'autres étudiants, qui vont découvrir jusqu'à quel point il constitue une pépite littéraire. Est-ce que les œuvres de Damas tiennent la route ou sont-elles aujourd'hui devenues illisibles ? Est-ce qu'on peut les lire ou pas ? Est-ce qu'on ne le lit que comme un témoignage de la Négritude ? Si cette dernière option était choisie, l'œuvre de Damas cesserait d'être un texte poétique pour devenir un texte historique, qui n'existe que dans son époque. Est-ce que l'œuvre de Damas peut être lue sans se référer à son époque ? Moi, je le crois. Mais si elle n'est pas diffusée davantage, personne ne le saura. Une partie de sa famille, des clans universitaires veulent s'accaparer ou détruire l'héritage de Damas, mais au nom de quoi ? Au nom de quelle idée ? Pour lire Damas, il faut avoir une idée, un engagement, autant littéraire que politique. Aujourd'hui, quelle est l'idée qui nous commande de le lire ? C'est cela qui est important. Moi, je ne crois pas aux rencontres hasardeuses, toute rencontre est déterminée par des conditions. Mais ceux qui se sont accaparés Damas, n'ont pas d'idées. Il faut traiter toute la problématique de la mémoire. Pourquoi a-t-on de la mémoire ? Quelle est l'idée du poète qu'on veut préserver ? Une mémoire en tant que telle n'est que du stockage dépourvu de sens. Alors, quelle est l'idée qui préside à la mémoire de Damas ? Si on érige une stèle à Damas<sup>17</sup>, quels mots va-t-on graver ? Aujourd'hui, il n'y a pas d'idées sur Damas.

C. P. : Monsieur Howlett, comment interprétez-vous la question posée par Damas lui-même à la fin de votre entretien : « Qui est mon père ? »

On sait très bien qu'on peut avoir deux pères, un père symbolique et un père biologique. Se pose-t-il la question de son identité à travers ceux dont il est l'héritier ? Est-ce qu'il est l'héritier d'Étienne Léro, Senghor, Césaire ou bien de Nardal ? Il a une constellation de figures autour de lui. Freud pose toujours la question du roman familial : quel est le récit que je fais de ma vie ? Quel est le fantasme qui construit le roman de ma vie ? Quand on pose la question du père, c'est plutôt la question du fantasme du père, c'est-à-dire quelle image de père mettait-il en position de père ? Damas, en cet hiver 1970 se posait évidemment la question. Surtout que les trois fondateurs du mouvement de la Négritude se sont toujours pensés comme des frères. Il a peut-être parlé d'oncle avec Léro, mais il considérait Senghor et Césaire comme des frères qui avaient évidemment des trajectoires différentes. Quel était le père commun qui unissait ces trois frères ?

C. P. : Peut-être l'Afrique ?

Oui, mais souvenez-vous qu'il parle d'adieu à l'Afrique. Est-ce un adieu au père ? Il y a au moins un adieu qu'il ne clame pas, celui à la diaspora africaine. Je crois qu'il croit plus en la diaspora africaine qu'à l'Afrique.

C. P. : Il croit aussi à la Négritude.

Oui, mais une Négritude totalement renouvelée. Ce n'est pas Damas qui va ériger pour la énième fois un temple à la mémoire de la Négritude. J'étais venu le voir avec mes armes marxistes pour tirer sur la Négritude « muséale » et je m'attendais à une oreille complaisante de la part de Damas. Et je l'ai eue, à cette époque-là, mais peut-être pas pour des bonnes raisons. Si on affirme : « Mon père est la Négritude. », je crains que l'on soit dans une problématique qu'on a refusée, qui est celle de l'amertume, du ressentiment, de la passion négative, comme le disait Nietzsche. Je ne crois pas que Damas soit dans cet état d'esprit-là. « Qui est mon père ? » est une question que chacun se pose. De même certains, à force de la poser, affirment être leur propre père, comme Raskolnikov, dans *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Pour ce dernier, la seule façon d'être son propre père est celle de procéder à un acte fondateur, en l'occurrence tuer une usurière. Pour Damas, il s'agissait peut-être de tuer la Négritude. En tuant la Négritude, il devenait son propre père. Il était une sorte de Raskolnikov. D'ailleurs, dans la réalité, il n'a pas beaucoup connu son père.

## NOTES

1. Marc-Vincent Howlett, « Interview de Léon-Gontran Damas. », *Présence Africaine*, 187-188 (2013) : p. 23-70.

Marc-Vincent Howlett (1948), philosophe français, est très jeune entré en contact avec l'Afrique grâce à la vocation et la passion pour la littérature africaine de son père, Jacques Howlett (1919-1982). Ce dernier figure parmi les plus proches collaborateurs d'Alioune Diop et participa à la création de la revue et à la maison d'édition *Présence Africaine*. L'amitié entre Jacques Howlett et Léon-Gontran Damas, qui lui dédia « Regard » (*Pigments*) ne s'est jamais démentie. Dans sa jeunesse, Marc-Vincent Howlett assista aux événements de mai 1968. Professeur d'esthétique et de philosophie de l'art à l'Institut d'Etudes Théâtrales de Paris III (Sorbonne Nouvelle) et à l'École Supérieure des Arts Appliqués (Duperré), Marc-Vincent Howlett est aujourd'hui membre du comité de rédaction de la revue *Présence Africaine*. Auteur de nombreux articles et de traductions de textes dramaturgiques, il a publié également trois livres : Jean-Jacques Rousseau : l'homme qui croyait en l'homme (Gallimard, 1989), Anton Tchekhov, Etude sur *Oncle Vania*, (avec Sylvie Howlett, Ellipses 2005), *Le Triomphe de la vulgarité* (Edition de L'Olivier, 2008).

2. Kathleen Gyssels est professeure à l'Université d'Anvers, où elle dirige le groupe de recherche en littérature postcoloniale. Elle vient de publier : *Black Label - Ou les déboires de Léon-Gontran Damas* aux Éditions Passage(s). Sa seconde monographie, *À ti pas » : l'antillectuel Léon-G. Damas*, doit paraître aux Éditions Brill en 2017.

3. Homme politique malien d'orientation socialiste, Keita (1915-1977) devint le premier président du Mali indépendant le 22 septembre 1960. Sept ans après, un coup d'État organisé par le lieutenant Moussa Traoré renversa le gouvernement de Keita, Traoré gouverna le pays à travers le comité militaire de libération nationale. Keita fut emprisonné jusqu'à sa mort, survenue en 1977.

4. Diplômé de l'École normale supérieure, Omar Blondin Diop (1946-1973) est un militant politique sénégalais. Expulsé de France suite à sa participation aux mouvements de 1968, il rentre au Sénégal, où il milite dans le parti communiste. Poursuivi par la justice, il se rend au Mali, mais

il est capturé et extradé au Sénégal. En 1972 il est arrêté pour atteinte à la sûreté de l'État. Emprisonné dans la prison de l'Île de Gorée, il est retrouvé mort par strangulation, mais la police pénitentiaire archive son décès comme suicide. En 2013, un des frères cadets d'Omar Diop a demandé à la justice sénégalaise la réouverture du dossier de son frère.

5. Marc-Vincent Howlett, « Interview de Léon-Gontran Damas. », *op. cit.* : p. 67.

6. *Ibid.*, p. 63.

7. Groupe d'organisation nationale de la Guadeloupe, fondé en 1963.

8. Thomas Smith et John Carlos étaient des athlètes africains américains ayant participé aux Jeux olympiques de 1968. Une fois sur le podium, ils ont levé leurs poings gantés de noir pendant toute la durée de l'hymne national américain. Ce geste a été interprété comme un signe de protestation contre la ségrégation raciale aux États-Unis.

9. Dans *Léon-Gontran Damas l'Homme et l'Œuvre*, Daniel Racine nous apprend que *Banjo* de Mc Kay était le « livre de chevet » (*Présence Africaine*, 1983, p. 28) de Damas.

10. Il a été battu par Édouard Gaumont aux élections législatives en Guyane du 17 juin 1951.

11. Marc-Vincent Howlett, *op.cit.*, p. 54.

12. *Ibid.*, p. 65.

13. Léopold Sédar Senghor. « Ce que l'homme noir apporte », *L'homme de couleur*, Paris, éd. Cardinal Verdier, 1939, p. 295.

14. *Ibid.*, p. 52.

15. *Dernière escale* a été publié au prix exorbitant de trois cents euros.

16. Marc-Vincent Howlett, *Critique d'une idéologie : la Négritude*, 1970, bibliothèque de Nanterre-Paris X.

17. En 2012, à l'occasion du colloque *Léon-G. Damas, poète patrimonial et postcolonial* organisé à Cayenne par K. Gyssels, une pétition pour une stèle à Damas a été déposée auprès des autorités locales mais le projet semble suspendu.

## AUTEURS

### CRISTINA PELÀ

Titulaire d'une maîtrise en Langues Modernes obtenue en 2011 à l'Université de Padoue (Italie).

### KATHLEEN GYSSELS

Professeure à l'Université d'Anvers, où elle dirige le groupe de recherche en littérature postcoloniale. Elle vient de publier : *Black Label - Ou les déboires de Léon-Gontran Damas* aux Éditions Passage(s). Sa seconde monographie, « À ti pas » : *l'antillectuel Léon-G. Damas*, doit paraître aux Éditions Brill en 2017.